

CHRONIQUE QUÉBÉCQUOISE.

27 mars.

Pauvre Québec! Rien ne lui réussit. Et messieurs les Montréalais vont dire plus que jamais que nous, Québecquois, ne sommes pas des gens sérieux; que non-seulement nous n'entendons rien aux affaires, mais que nous ne savons pas même tenir l'affiche jusqu'au bout avec le drame le mieux conditionné et le plus palpitant.

Vous vous rappelez l'affaire Fortin? Il y avait là tous les éléments d'une tragédie mouvementée, et vous en avez vu les scènes saisissantes dans tous les journaux.

L'accusée était une belle-mère, ce qui excitait naturellement l'intérêt de presque tous les gens mariés, dont un petit nombre seulement sont dépourvus de belles-mères. La victime du crime supposé était un mari qui avait commis cette imprudence, qui est souvent même une folie, qu'on appelle les secondes noces. Les accusateurs étaient les enfants du premier mariage.

Dans le premier acte, on nous avait montré la chambre d'un mourant, la victime luttant contre la mort et dictant son testament au notaire qui instrumentait, la femme voulant l'en empêcher et lui administrant une potion qui provoquait une dernière crise et emportait finalement l'agonisant avant qu'il eût pu signer le fameux testament.

Au second acte, on déterrait le défunt, qui dormait en paix depuis trois mois au cimetière; on le transportait à la morgue et on le confiait aux plus savants médecins pour en faire l'autopsie. En même temps, le *coroner*, avec toute la solennité d'un président des assises, procédait à l'enquête devant un jury. Les témoignages à charge se déroulaient, les rapporteurs rapportaient, et les journaux publiaient, avec force titres alléchants en majuscules. Tous les amateurs de scandales, tous les lecteurs de romans-feuilletons, tous les habitués des tribunaux, tous les publicateurs de tous les potins étaient sur le qui-vive!

La preuve paraissait accablante, et le drame se corsait merveilleusement. Il ne manquait plus qu'une petite chose, une chose insignifiante, un rien, un grain d'arsenic ou de strychnine. Mais les médecins n'allaient pas manquer de le trouver au bout de leurs scalpels.

Tout à coup l'action se complique d'un crime connexe. Pendant que le *coroner* délibérait dans son bureau, une balle destinée à le précipiter dans l'autre monde traversa les carreaux de sa chambre, sifflant à quelques pouces de ses oreilles, et alla se loger dans un de ses traités de toxicologie.

A partir de ce moment, l'affaire Fortin prend des proportions extraordinaires, et des titres de plus en plus *majusculaires* envahissent nos grands journaux du soir.

Les sergents de ville affolés courent après l'auteur du nouveau crime, pendant que l'accusée principale se désole sous ses longs voiles de deuil et attend l'issue de l'horrible affaire, renfermée au couvent du Bon-Pasteur.

Le jury, perplexe, flotte entre des opinions contradictoires qui se croisent. L'air que l'on respire est plein de tragédie, les promeneurs de profession semblent inquiets sur leur destinée future dans une ville qui est le théâtre de tant d'horreurs. Les vieux riches font goûter à leurs chiens les breuvages qu'on leur offre. Les notaires ne cessent de faire des testaments compliquant encore les affaires. Et les enfants deviennent bien sages en écoutant l'histoire du *coroner*, que leur raconte une bonne qui ne manque pas d'ajouter qu'ils sont des-

tinés à la même aventure s'ils continuent de tapager et de l'ennuyer.

Enfin le rideau se lève sur le troisième acte, qui va nous donner le dénouement. — La science, qui s'est tenue la bouche close, va parler et nous révéler ses oracles.

Naturellement, elle n'a qu'une chose à nous dire, qu'une question à résoudre, savoir: quel est le poison découvert. Est-ce de l'arsenic, ou de la strychnine, ou quelque drogue ignorée des sorcières antiques?

Eh! bien, le croiriez-vous?... C'est à n'y rien comprendre!... Ce n'est pas sérieux!...

Le corps du défunt ne recélait pas la plus petite parcelle de poison! Le défunt était mort tout simplement d'une inflammation du poumon droit, et le breuvage administré n'était probablement pas autre chose que du cognac trop pur.

Quant au *coroner* Belleau, il paraît que son assassin n'avait l'intention de tuer qu'un chat, dans sa cour, et qu'en manquant le chat il a failli atteindre notre digne Esculape!

Donc tout a manqué, et ceux qui ont pris des billets de galerie pour assister au lugubre drame sont volés.

Pauvre Québec! Rien ne lui réussit. Ses essais criminels mêmes n'aboutissent pas, et il est condamné à la vertu!

Pourquoi notre habile trésorier, qui cherche des ressources financières, n'impose-t-il pas la vertu? Ou bien encore, pourquoi ne fonde-t-il pas l'ordre des Vertus Domestiques, comme M. Mercier a fondé l'ordre du Mérite Agricole? Ces décorations se vendraient très bien, et Québec fournirait un large contingent de chevaliers et de commandants pour cet ordre de la vertu... non récompensée.

Autre chose: nous vous avons parlé des militaires de l'école de cavalerie, n'est-ce pas? On devait leur donner des tuniques rouges et en faire un corps d'élite. Eh bien, tout cela, on le fera, mais ce ne sera plus pour Québec. C'est à Toronto qu'on va transporter chevaux et cavaliers. Ils auront certainement le nouvel uniforme, mais il ira éblouir d'autres yeux que les nôtres; les galons d'or brilleront sous un ciel étranger, et les belles bêtes que nous aimions fouleront désormais un sol moins sympathique.

Vous voyez! Voilà encore que nous sommes roulés; on ne nous prend pas au sérieux.

Aussi, nous vous l'avouons, nous sommes devenus profondément sceptiques en ce qui regarde Québec. L'hôtel Frontenac lui-même ne nous semble pas une certitude. Nous voyons bien ses lourdes portes de château-fort, ses tours crénelées, sa forêt de hautes cheminées, ses machicoulis, ses toits à aiguilles, ses mansardes normandes, et cependant nous doutons encore. N'est-ce pas un mythe? Cette superbe construction est-elle vraiment de pierre et de brique? Ou est-ce du carton peint, que le souffle du nord emportera sur ses ailes? La fumée qui tourbillonne au sommet de ses cheminées vient-elle des foyers de l'intérieur, ou n'est-ce pas plutôt un nuage égaré quittant les sphères célestes? Ses flèches, qui s'élancent dans la voûte azurée, tiennent-elles réellement à l'édifice, ou ne sont-elles pas suspendues là mystérieusement par les archers divins?

Il nous semble parfois, en regardant cette forteresse, que nous rêvons, que nous sommes transportés plusieurs siècles en arrière. Nous sommes aux siècles des croisades; nos maris sont à la guerre, et nous brodons dans quelque vieille tour abandonnée des écussons et des